

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Femmes, debout

Marie-Célie Agnant, *Le livre d'Emma*, Remue-ménage, 2001, 167 p., 18,95 \$.

Patricia Bittar, *La lettre d'Egypte*, Pierre Tisseyre, 2001, 148 p., 21,95 \$.

J. R. Léveillé, *Le soleil du lac qui se couche*, Saint-Boniface, Blé, 2001, 116 p., 19,95 \$.

Julie Sergent

Number 104, Winter 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (2001). Review of [Femmes, debout / Marie-Célie Agnant, *Le livre d'Emma*, Remue-ménage, 2001, 167 p., 18,95 \$. / Patricia Bittar, *La lettre d'Egypte*, Pierre Tisseyre, 2001, 148 p., 21,95 \$. / J. R. Léveillé, *Le soleil du lac qui se couche*, Saint-Boniface, Blé, 2001, 116 p., 19,95 \$.] *Lettres québécoises*, (104), 30–31.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Marie-Célie Agnant, *Le livre d'Emma*, Remue-ménage, 2001, 167 p., 18,95 \$.

Patricia Bittar, *La lettre d'Égypte*, Pierre Tisseyre, 2001, 148 p., 21,95 \$.

J. R. Léveillé, *Le soleil du lac qui se couche*, Saint-Boniface, Blé, 2001, 116 p., 19,95 \$.

Femmes, debout

Tandis que Marie-Célie Agnant nous livre sa version de la tragédie des négresses, Patricia Bittar tente de retracer l'histoire d'une amitié brisée. Et dans un superbe roman, J. R. Léveillé donne la voix à une jeune narratrice succombant au charme d'un vieux sage. Histoires de femmes qui ont vu leur vie changer.

ROMAN
Julie Sergent

LA LITTÉRATURE HAÏTIENNE S'ÉCRIT NATURELLEMENT dans la langue de la terreur, de l'injustice et du sang. Au Québec, elle s'écrit aussi plus volontiers au masculin. Une voix féminine se fait pourtant entendre depuis quelques années à travers poésie, nouvelles, livres jeunesse et romans. C'est celle de Marie-Célie Agnant, qui nous arrive avec un fort bon deuxième roman illustrant la tragique destinée d'une lignée de femmes haïtiennes, *Le livre d'Emma*.

La grande noirceur

L'auteure, qui est née à Port-au-Prince et qui vit depuis une trentaine d'années à Montréal où elle exerce principalement des fonctions d'interprète et de traductrice, n'en est pas à sa première réussite dans le genre. Son roman précédent (*La dot de Sara*, Remue-ménage, 1995), qui fut écrit

parallèlement à une étude sur la vie des femmes haïtiennes immigrées à Montréal, faisait de même des portraits de femmes : clichés à des lieues du bonheur, et qui n'en étaient que plus indispensables à la mémoire du monde.

À travers la bouleversante histoire d'Emma, et des femmes qui l'ont précédée, c'est l'histoire universelle de la négresse qui se raconte, comme elle n'est que trop rarement dite.

Le livre d'Emma s'ouvre à Montréal dans une chambre d'hôpital psychiatrique qui a vue sur le fleuve, et où une femme noire

comme le jais, Emma, est internée en attente d'un procès qui n'aura finalement jamais lieu. Accusée d'avoir assassiné sa propre fille, Emma refuse de répondre aux questions du médecin qui doit évaluer son état psychologique et n'accepte de parler que lorsque cela lui chante, et en créole seulement, de sorte qu'on lui attribue une interprète. Arrivera donc une autre femme haïtienne, Flore, née pâle celle-là ou, comme le dit Emma, avec « la peau placée à l'envers ». Mais qu'importe la couleur du noir. Ainsi qu'est bien forcée peu à peu de le reconnaître l'interprète, la malédiction tombée sur les négresses au temps de l'esclavage n'a pas fini son œuvre. « N'oublie jamais, Flore, une femme qui parle, crie

et hurle en vain fait autant de bruit qu'un nuage. Mieux vaut avaler sa langue, crois-moi, comme le faisaient nos grand-mères sur les bateaux », répète à sa nouvelle amie une Emma amère, dégoûtée et désespérée. Et on le serait à bien moins. Seule survivante d'une naissance quintuple, aussitôt rejetée par sa mère et forcée de vivre au ras du trottoir avec pour seul ami un pauvre chien, Emma aura combattu son destin avec acharnement, jusqu'à pondre une thèse de doctorat sur l'esclavagisme des femmes noires, pour laquelle on refusera de lui décerner un diplôme. C'est dans un océan d'humiliations que nage Emma, depuis celles de la première femme de sa lignée enchaînée dans la cale d'un négrier, et c'est un océan qui semble ne jamais devoir se tarir pour aucune femme noire. Pourtant, l'étincelle est dans les yeux de Flore. Ou plus justement dans sa voix. Parler. Se faire entendre. C'est un destin que n'aura pas connu la fille d'Emma, mais néanmoins un espoir survivant, plus fort encore que la malédiction : celui d'être négresse à la tête haute, parfaitement digne d'être aimée et écoutée.

Histoire sans colonne

Si *Le livre d'Emma* est un roman inspirant, extrêmement bien servi par une écriture alerte et une habile construction narrative, *La lettre d'Égypte* ne procure en comparaison que quelques heures de lecture trop tiède.

L'argument de ce premier roman de Patricia Bittar, une Québécoise d'adoption née au Soudan de parents syro-libanais, est pourtant intéressant.

Une lettre partie d'Égypte en 1981 arrive à destination à Ottawa six ans plus tard. Comme sa destinataire n'est plus, c'est la colcataire de la défunte qui reçoit cette missive, pour le moins mystérieuse, dans laquelle une dénommée Sabine raconte la parfaite déchéance qui est la sienne depuis une certaine tragédie, espérant que l'amie tirera quelque consolation de cet aveu.



Malheureusement, le mystère perd rapidement de sa qualité, pour céder la place à un développement peu convaincant.

Croyant qu'elle pourra vraisemblablement faire meilleure œuvre humaine en tentant de percer le mystère de la lettre d'Égypte, la coloc quitte son travail de petite fonctionnaire à Ottawa et s'embarque donc pour l'Égypte, sur les traces de Sabine.

Patricia Bittar (qui a signé un mémoire de maîtrise portant sur les réseaux d'accès au statut de réfugié, dirigé par Stéphane Dion) dresse un tableau vraisemblable des mesquineries et des balivernes administratives qui ont cours dans la fonction publique (ici le Centre de documentation de la Commission des réfugiés) : on rage avec son héroïne devant la petitesse d'esprit des supérieurs hiérarchiques, qui profitent de vétilles pour écraser les moins galonnés. De même elle dessine, plus avant dans son roman, quelques traits de la bourgeoisie égyptienne qui donnent envie d'en lire davantage.

Mais c'est comme si, en voulant flirter avec le polar, en multipliant les personnages, les déplacements, les non-dits, l'auteure en était venue à s'égarer dans sa propre histoire. Laissant dans l'ombre Sabine et son amie, et le terrible drame (un accident qui aura coûté la vie aux deux jeunes enfants de l'une) qui les a détournées l'une de l'autre et qui a dévasté parents et proches, Patricia Bittar donne à sa narratrice des allures de touriste bien plus que de missionnaire. Comme si l'Égypte était finalement prétexte à un pèlerinage plutôt que moteur de l'action romanesque. D'ailleurs, le ton devient de plus en plus celui du journal intime, et l'énumération des moindres faits et gestes (doit-on en être informé chaque fois que la narratrice va se coucher ?), comme si cela pouvait nécessairement traduire une émotion, engourdit le lecteur. Au point que le dénouement, excellent, n'a pas la portée qu'il devrait avoir. C'est tout un édifice d'amour qui s'est écroulé, et on ne l'a qu'à peine senti.

L'Ange et le Mourant

À 20 ans, Angèle, narratrice du roman de J. R. Léveillé, va tranquillement son bonhomme de chemin, entre son travail chez le fleuriste et les visites aux amis et à la famille, en attendant d'entreprendre à l'automne ses études en architecture. Abandonnée en bas âge par son père, puis ayant récemment rompu avec son amoureux, on dirait pourtant qu'elle ne connaît pas la tristesse du cœur. Quelque chose est solide en elle, qui ne ressemble pas à l'insouciance de son âge, mais qui semble tenir davantage de la sagesse. Ainsi, on ne se surprend pas tout à fait qu'elle soit instantanément subjuguée par la rencontre d'un poète japonais de 64 ans qui marche sur un nuage en souriant et parle en affirmations fleuries à la manière d'un maître zen. Comme le dit Angèle en parlant de Ueno Takami dans un des 164 fragments qui composent *Le soleil du lac qui se couche* : « Son expression adoptait la forme de ma propre pensée inconsciente. »

Né et résidant à Winnipeg, Léveillé est peu connu ici, bien qu'il ait signé une quinzaine de romans, d'essais et de recueils de poésie. *Le soleil du lac qui se couche* nous entraîne entre Winnipeg et le Grand Nord du Manitoba, dans la relation entre une jeune Métisse et un vieux Japonais, et pourtant l'histoire pourrait se passer n'importe où, tant c'est la rencontre qui importe, entre celle-là, qui tient à merveille son rôle de soleil, et celui-ci, qui sait qu'il devra mourir bientôt. Tout en douceur, Angèle rapporte quelques moments de son amour d'un été, des instants comme tous les lecteurs en connaissent : un mot qui ne s'oublie pas, un regard qui change la direction de la journée, une caresse électrisante.

On croit longtemps que la relation restera platonique, qu'Angèle se contentera d'admirer la science infuse de Ueno, de le regarder sentir les gens, les atmosphères, les désirs. Mais Ueno n'est pas qu'esprit. Et quand il amène la jeune femme dans sa cabane de Setting Lake, en lui faisant remarquer que le nom vient d'un mot de la langue algonquienne qui veut dire « là où on place les filets », on voit bien ce que le pêcheur espère attraper. Il réussit.

En agrémentant le texte de six œuvres superbes de l'artiste manitobaine Lorraine Pritchard (qui tient la boutique Au papier japonais, à Montréal), Léveillé parvient qui plus est à nous donner l'impression que cet ouvrage qu'on a entre les mains (dans un papier qui fait les livres d'art) ressemble au dernier recueil de poèmes du Japonais, aspirant ainsi le lecteur dans la réalité de l'histoire. Pourtant, il y a quelque chose d'irréel dans la relation toute en tranquillité et en tendres joies qui unit les deux amants. Porté par l'écriture unique, simple et surprenante de J. R. Léveillé, on ne demande qu'à le croire.



Un beau texte mérite
d'être mis en valeur
par une belle présentation...

mise en pages
numérisation (scanning)
conversion de disquettes

ÉDI
script

enr.

5193, rue Jacques-Porlier
Montréal (Québec) H1K 4P7
Téléphone: (514) 355-7271 (bureau)
(514) 214-7272 (cellulaire)
Télocopieur: (514) 355-1649
Courriel: ediscript@sympatico.ca